

Croissance sans conscience n'est que ruine de l'homme

En ces temps d'effervescence autour de la notion de développement durable et de tout ce qui est "vert", les écrits d'Ivan Illich ou Nicholas Georgescu-Roegen, penseurs et inspirateurs de l'écologie politique dans les années 70, gardent toute leur force. Des concepts à lire ou relire pour réinscrire l'écologie dans une critique plus globale des sociétés contemporaines.

YANN AUGER

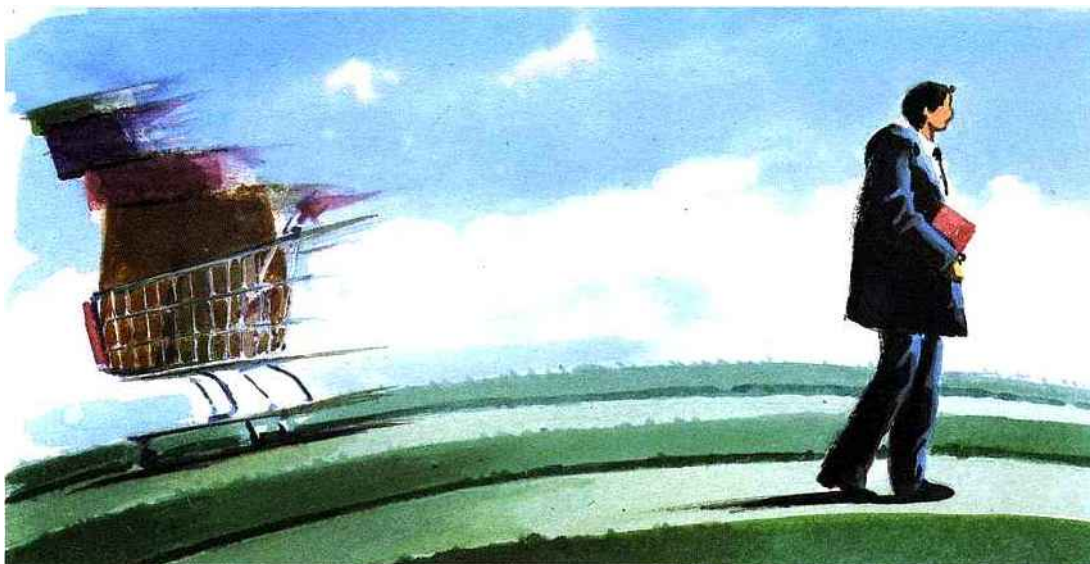


Ivan Illich, philosophe et théologien de formation, développe dès les années 1970 une critique de la société industrielle, aussi radicale qu'inclassable. Il s'en prend avant tout à ce qu'il appelle les « *monopoles radicaux* », ces situations dans lesquelles l'homme est contraint de s'en remettre à des industries, privées ou publiques, pour la satisfaction de besoins souvent élémentaires – le tout avec un impact environnemental parfois décapant. Il en va ainsi de la consommation d'eau, passant nécessairement dans nos sociétés par l'institution qui en contrôle la ressource, les infrastructures et la distribution. C'est aussi le cas des transports en permettant de se déplacer sur de longues distances, les transports modernes érigeant les déplacements en un véritable « besoin » et créent les conditions de leur propre indispensabilité. « *Que les gens soient obligés de se faire transporter et deviennent impuissants à circuler sans moteur, voilà le monopole radical* » [1]. Les déplacements domicile-travail illustrent leur durée moyenne n'a pas baissé depuis bien longtemps, malgré les progrès des transports. Illich applique cette analyse à un certain nombre d'autres institutions : l'école détient le monopole radical de l'éducation, la médecine, celui des soins, les pompes funèbres, celui des enterrements. Difficile, au sein des sociétés modernes, de se faire reconnaître en tant qu'autodidacte, d'appliquer soi-même les soins

médicaux les plus rudimentaires, d'enterrer ses morts, de subvenir à ses besoins en eau de manière autonome, ou encore de construire sa propre maison.

Une vie sur catalogue

Ces monopoles radicaux rendent l'homme dépendant de l'intervention systématique de professionnels spécialisés, dans le cadre d'une société régie par la division du travail et où chacun devient dépendant du travail d'autrui. La sphère de l'autonomie cède alors du terrain face à celle de l'hétéronomie. « *La vie quotidienne n'est plus qu'une suite de commandes sur le catalogue du grand magasin universel* ». Non seulement ce fonctionnement évince la créativité humaine mais il peut également corrompre le bon sens de l'utilisateur/usager, qui tendra désormais à utiliser de manière irrationnelle le produit ou service proposé – à l'image des véhicules individuels, utilisés fréquemment pour des déplacements ne dépassant pas quelques kilomètres. Progressivement, des outils manipulables, à savoir des outils dont la principale source d'énergie est externe à l'homme, se substituent aux outils maniables, lesquels ont pour principal ressort l'énergie humaine. La voiture individuelle, mue par son carburant, est typiquement un outil manipulable, par opposition à la bicyclette, dont la motricité repose sur l'énergie du corps humain. Devant la complexité des outils manipulables créés par les



Charlotte Moreau

◆◆ spécialistes, complexité provoquant une dissociation entre utilisation et compréhension, l'individu ne se sent plus en mesure d'apprendre par lui-même et ressent le besoin d'être « éduqué » : la boucle est bouclée, les monopoles radicaux s'entretiennent mutuellement pour finalement faire naître un monopole radical du mode industriel de production, une « mégamachine ».

Les hommes, matière première de la « mégamachine »

Ce monopole « *fait des hommes la matière première que travaille l'outil* » : l'outil, moyen créé pour servir une fin, tend à devenir fin en soi. La mégamachine, dont la stabilité repose sur sa propre croissance indéfinie, exige notamment de l'individu qu'il accroisse sans cesse ses « besoins » en conséquence. Par où « *la pauvreté se modernise : son seuil monétaire s'élève parce que de nouveaux produits industriels sont présentés comme des biens de première nécessité, tout en restant hors de portée du plus grand nombre.* » Cette création de besoins repose toujours sur l'illusion (et accessoirement sur l'efficacité du marketing) que ce qui est nouveau est nécessairement mieux. Mais cette croyance est vaine : « *Chaque nouvelle unité lancée sur le marché crée plus de besoins qu'elle n'en comble* » et contribue par ailleurs à l'accroissement de notre impact environnemental au travers de l'augmentation régulière de la consommation de ressources pourtant majoritairement non renouvelables. Le monde contemporain offre un grand nombre d'exemples concrets de cet asservissement de l'homme à ses outils [2]. Il est ainsi devenu le serviteur inconscient des incinérateurs, qui exigent, pour être rentables, de traiter le plus de déchets possible. La recherche systématique du mieux au travers d'outils de plus en plus puissants est vouée à devenir contre-productive. Passé un seuil critique, l'institution devient à elle-même sa propre fin, et n'est plus en mesure d'atteindre efficacement son but originel,

comme l'illustrent, ici aussi, les transports : une bonne partie des trajets concerne les déplacements domicile-travail. L'homme travaille désormais pour l'outil : il travaille en partie pour pouvoir s'offrir le luxe de se rendre à son travail ! La bicyclette est donc un moyen de transport plus rapide, à condition d'organiser la vie sociale en vue de son utilisation [3]. Jean-Pierre Dupuy, disciple d'Illich, résume : « *Résultat paradoxal : passés les seuils critiques, plus la production hétéronome croît, plus elle devient un obstacle à la réalisation des objectifs qu'elle est censée servir : la médecine corrompt la santé, l'école bêtifie, le transport immobilise, les communications rendent sourd et muet, les flux d'information détruisent le sens, le recours à l'énergie fossile, qui réactualise le dynamisme de la vie passée, menace de détruire toute vie future, et, last but not least, l'alimentation industrielle se transforme en poison.* » [4]

Le plus est l'ennemi du mieux

Dans ces conditions, le progrès est un mythe : « *Les statistiques qui démontrent la croissance du produit et la haute consommation par tête [...] masquent l'ampleur des coûts invisibles* ». La croissance, même rebaptisée « verte », est une illusion, car son calcul ne tient pas compte des dégradations sociales et environnementales : dans une optique purement économique, « *un mal + son remède = deux biens* ». Polluer puis dépolluer, dilapider les ressources énergétiques puis tenter de les reconstituer, promouvoir une alimentation trop riche puis vanter les bienfaits des produits amincissants, générer de nouveaux stress et de nouvelles maladies puis les soigner, autant de moyens de contribuer à la « croissance » et, bien souvent, de précipiter le désastre écologique... Une catastrophe telle que celle de l'Erika contribue fortement à une « croissance verte » au travers de l'utilisation de dispositifs dépolluants... Ne serait-il pas plus pertinent de s'attaquer aux causes plutôt qu'aux conséquences ? De même, on sait qu'une alimentation trop riche (en viande

notamment) cause de multiples désordres environnementaux et sanitaires : impact carbone, épuisement des sols, obésité, troubles vasculaires, etc. La crise écologique est ainsi « *traitée superficiellement lorsqu'on ne souligne pas ceci : la mise en place de dispositifs antipolluants n'aura d'effets que si elle s'accompagne d'une diminution de la production globale* », sous peine de voir les efforts faits au nom de la protection de l'environnement annulés par l'augmentation globale de la production et de la consommation [5]. Pour éviter la catastrophe, il importe, pour toutes ces raisons, de s'astreindre à rester en deçà des seuils critiques, de mettre fin à la fuite en avant et de développer des outils conviviaux, c'est-à-dire des outils sur lesquels l'individu autonome a prise.

La croissance "verte", une notion toxique

Malgré une approche différente, et sans jugement sur le caractère aliénant du mode industriel de production, Nicholas Georgescu-Roegen arrive à une conclusion similaire : la taille de l'économie est un enjeu tout aussi important que sa composition. A la fois mathématicien et économiste, c'est en scientifique qu'il s'attaque à ces questions dans les années 1970. Pour lui, la théorie économique néglige les lois de la nature, en particulier les deux principes fondamentaux de la thermodynamique : le premier affirme que, dans la nature, certes, « *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* » ; le second, appelé « entropie », explique que chaque transformation occasionne toutefois une dégradation de l'énergie. Lors des transformations successives que les activités humaines font subir à la matière, une partie de l'énergie utilisée se disperse fatalement en chaleur. Il résulte de ce principe que tout système clos meurt énergétiquement à plus ou moins long terme. De fait, la Terre est un système semi-clos : en dehors des énergies solaires et lunaires (les marées), rien ne vient alimenter ses réserves d'énergie. Pis, elle est un système clos d'un point de vue matériel, alors que la matière se dégrade également à chacune de ses utilisations (ce que Georgescu-Roegen appelle « l'entropie matérielle »). Ainsi, une croissance infinie dans un monde fini est une impossibilité théorique : non seulement chaque transformation génère une perte nette d'énergie, mais les ressources matérielles s'épuisent inévitablement [6]... Voilà pourquoi ce penseur hétérodoxe considérait le développement durable, dans sa conception actuelle (principalement économique et orientée vers une « croissance verte »), comme une « notion toxique ». La décroissance matérielle est inévitable, mais elle n'est pas incompatible avec une croissance du bien-être dans une société sobre et responsable, nous dit-il. ♦

[1] Sauf indication contraire, toutes les citations sont issues de *La Convivialité* d'Ivan Illich

[2] On comprend ici les ponts existants entre Illich et Jacques Ellul, les deux auteurs se retrouvant dans la critique du « système technicien » et de la dépendance à l'outil au sens large.

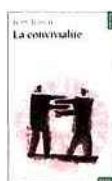
[3] Se trouve ici l'une des multiples passerelles entre l'œuvre d'Illich et les travaux d'André Gorz : libérer du temps passe notamment par le temps choisi et la réduction du temps de travail, chers à Gorz. Intedependances consacrera un article à la pensée d'André Gorz dans son prochain numéro

[4] Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé*, Seuil, 2002.

[5] C'est ce que les économistes appellent « l'effet rebond » : à quoi bon réduire l'impact environnemental d'une unité de PIB, si le PIB augmente davantage ? Ces efforts ne font que limiter l'augmentation de nos impacts, mais ne contribuent pas à leur réduction.

[6] Et ce même si les déchets des uns devenaient les matières premières des autres. On sait que c'est là l'idéal de « l'écologie industrielle », et, plus généralement, de toute forme de recyclage.

Pour aller plus loin



De la critique radicale à la reconstruction conviviale

La Convivialité
 Ivan Illich, Seuil, 2003 [1973], 158 p.

Dans cet ouvrage, Illich ne vise pas une institution particulière (comme dans *Une société sans école*), mais formule une critique générale du mode industriel de production et suggère des pistes pour une refondation conviviale



L'inévitable décroissance

La décroissance :
Entropie-Ecologie-Economie
 Nicholas Georgescu-Roegen,
 Sang de la Terre, 2006, 302 p.

Ce recueil de textes constitue une bonne introduction aux analyses de Georgescu-Roegen, et notamment les liens qu'il établit entre économie et écologie : l'activité économique trouve sa limite dans les lois de la nature



Se libérer de l'idéologie du travail

• Métamorphoses du travail - Critique de la raison économique

André Gorz, Gallimard, 2004 [1988], 438 p.

Alors que les gains de productivité et le progrès technique raréfient le travail, nos sociétés restent attachées, en vain, à l'idée du travail pour tous à temps plein. Cela contraint la rationalité économique, en recherche de gisements de croissance, à gagner des pans de l'existence humaine, jusque-là territoire exclusif de l'individu et de son autonomie. Or, la croissance génère des tensions écologiques qui ne peuvent que se finir en catastrophe.